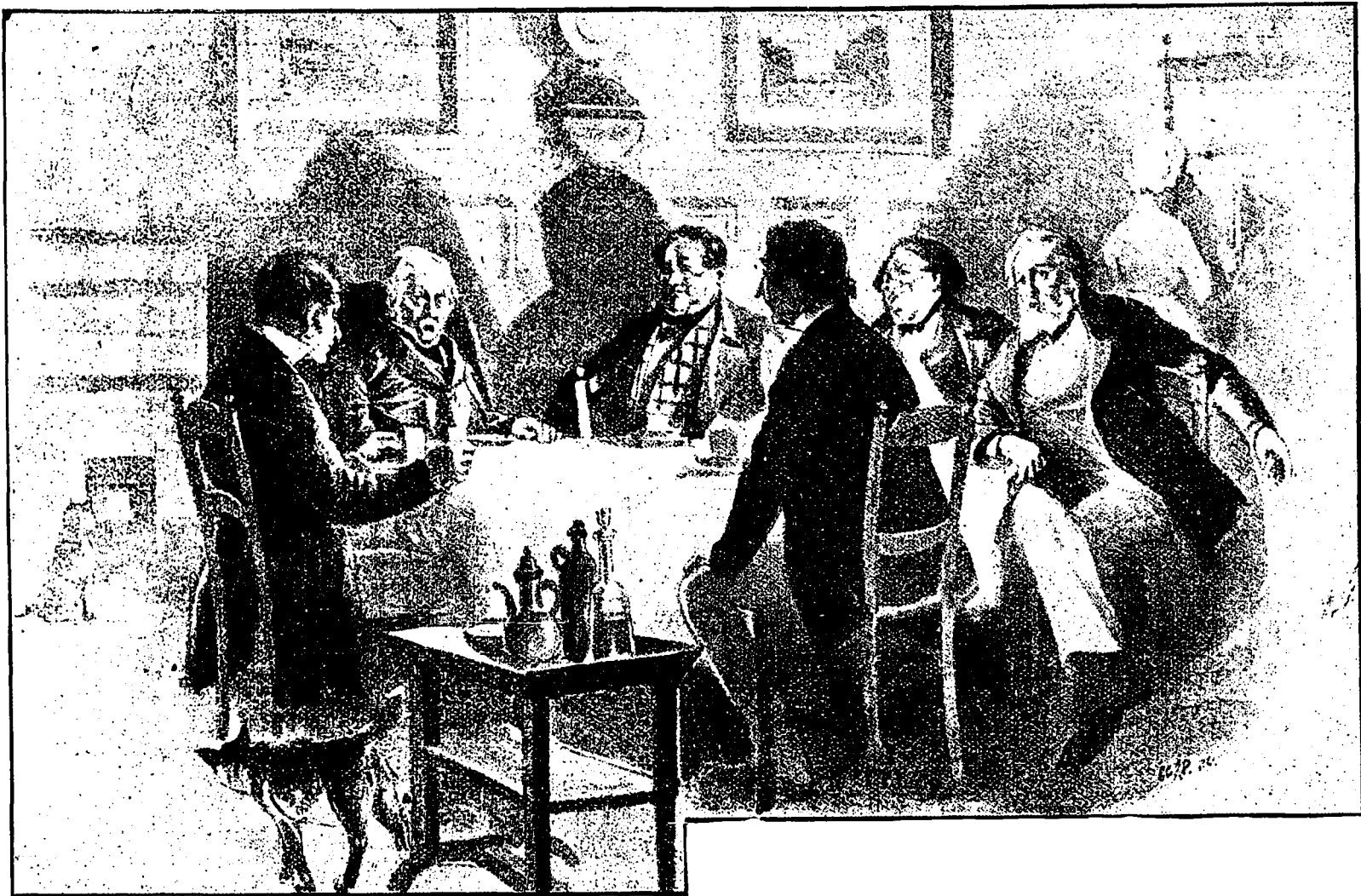


UN REVEILLON CHEZ PAUL DE KOCK

CONTE POUR NOËL



Quelques années avant la guerre de 1870, Paul de Kock avait convié quelques amis à passer la soirée chez lui, dans cet appartement du boulevard Saint-Martin, qu'il habita pendant soixante ans. On devait réveillonner, car c'était la nuit de Noël, et on se promettait d'être gai.

Il y avait là Henry Monnier, le sculpteur Mène, Charles Monselet, le musicien Hervé, Ravel, Alcide Tousez, Grassot, d'autres encore, tous bons vivants et aimant à rire.

Ces Parisiens-types, aujourd'hui si rares, étaient les gens les plus simples et les plus bourgeois qu'on pût rêver ; et voilà pourquoi, ce soir-là, le souper de Paul de Kock se composait prosaïquement d'un plat de boudin, d'une oie aux marrons et d'un pâté de Strasbourg : quand aux réjouissances que promettait la soirée, elles étaient, tout autant que le menu, exemptes de prétention et d'apprêts : on causa, comme on savait causer alors, bruyamment, à bâtons rompus ; Henry Monnier imita *le bruit de la diligence*, Grassot raconta une histoire émaillée de ses fameux *gnouf, gnouf*, qui faisaient, paraît-il, la joie de ses auditeurs ; Ravel monologua quelques vieux Noël qu'Hervé accompagnait en sourdine ; l'amphytrion, assis dans son grand fauteuil, souriait assez distraitemment, sans paraître prendre une grande part à la joie de ses invités, et comme on lui demandait la cause de sa mélancolie :

Je songe, dit-il ; je songe à cette fête touchante que tous, riches ou pauvres, célèbrent en ce moment ; pas une fois, depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai entendu le son des cloches de la nuit de Noël, pas une fois je n'ai pensé à la douce tradition de l'Enfant venu pour sauver le monde, sans me souvenir en même temps de l'histoire d'un autre enfant.

— Une histoire ! Paul de Kock va nous dire une histoire, s'écrièrent les invités en se groupant autour de leur hôte.

— Oh ! elle est bien simple, mais elle est vraie : elle date d'il y a longtemps car l'action se passe en 1794, à l'époque où l'échafaud était en permanence au bas des Champs-Élysées.

Il y avait alors à Passy une jolie maison, aujourd'hui démolie, où vivait un jeune ménage, M. et Mme de ***. Ils étaient riches, nobles, heureux, trois titres bien lourds à porter en ces sinistres temps. Un enfant leur était né au milieu de l'année précédente ; ils vivaient sans luxe, ne s'occupant point de politique et se souciant peu des partis qui se disputaient le pouvoir.

Cette indifférence ne devait point pourtant les mettre à l'abri du malheur : il se trouva quelque envieux que leur calme existence enrageait ; M. de *** fut dénoncé comme aristocrate, arrêté, traîné au tribunal et condamné à mort.

— Elle n'est pas gaie ton histoire, fit Grassot en se versant un verre de punch.

— J'aime mieux *Gustave le Mauvais Sujet*, fit un autre.

— Tu n'es pas folâtre ce soir, mon cher maître, fit un troisième.

— Dame ! fit Paul de Kock, je vous ai dit que l'anecdote était authentique.

Mme de ***, restée seule dans la petite maison de Passy, était dans la situation morale d'un être sur qui la foudre est tombée. En quarante-huit heures tout son bonheur s'était écroulé.

Poussée par je ne sais quel espoir fou, le jour où son mari devait être mis à mort, la pauvre femme était sortie de sa maison, à l'heure où elle savait que les condamnés quit-

taient ordinairement la Conciergerie pour être traînés à la place des exécutions. Portant son enfant dans ses bras, elle avait descendu l'avenue déserte des Champs-Élysées et s'était assise sur un talus d'herbe au pied des arbres dépouillés : c'est à peine si de là elle pouvait apercevoir, dans le jour brumeux, l'instrument des supplices qu'entouraient quelques soldats.

Elle restait là, sans penser, sans voir, berçant d'un mouvement machinal le petit être qui dormait sur son cœur, et tout à coup, comme un remous se produisit dans le groupe massé autour de l'échafaud, elle poussa un rugissement d'épouvante, et, affolée, se mit à courir, remontant l'avenue boueuse, serrant contre elle son enfant d'une étreinte convulsive et passionnée.

Les gens qui la croisaient sur la route s'arrêtaient un moment pour la suivre des yeux, et, comprenant, poursuivaient leur chemin, sans mot dire.

On la vit ainsi, errant, comme si quelque horrible spectre l'eût poursuivie, dans les rues de Chaillot, s'appuyant aux murs, les yeux hagards, secouée de gros sanglots : vers le soir, un blanchisseur de Passy, qui la connaissait, l'aperçut, en revenant de la rivière, tournant autour de l'église abandonnée du couvent des Bonshommes, il la prit dans sa carriole et la conduisit jusque chez elle : elle se laissa faire, indifférente, l'air égaré. Pendant la nuit, des voisins l'entendirent chanter pour endormir son petit garçon : sa voix, par moments, se brisait et la chanson commencée se changeait en de rauques gémissements dont l'accent de détresse faisait frissonner.

Ces tragédies étaient communes à cette époque et on y était en quelque sorte accoutumé. Dans le silence de ces quartiers paisibles, quand on percevait, la nuit, des cris de désespoir, et que les gens du voisinage s'interrogeaient à voix basse, ceux qui savaient répondaient : — "C'est la femme *une telle*... les hommes du tribunal sont venus tantôt prendre son mari — ou son père." — Et la chose était devenue si banale qu'on ne songeait plus à s'en étonner.

On apprit depuis que celle dont je vous raconte l'histoire, se retrouvant dans la maison vide où les scellés avaient été apposés le matin, ne put rentrer dans sa chambre sur la porte de laquelle s'étalait la petite bande de toile blanche maintenue par les cachets rouges à l'effigie de la République. Elle passa la nuit dans un vestibule sans meubles, assise sur le carreau de briques ; l'enfant qui avait froid, pleurait et la mère, courbée sur lui, cherchait à le réchauffer, et trouvait la force de chanter pour l'endormir... Une voisine charitable qui vint, à l'aube, lui offrir ses services, la trouva transie, sans larmes, n'osant faire un mouvement de crainte de réveiller le petit qui sommeillait sur ses genoux.

On était à la fin de l'hiver, et le soleil se montra ce jour-là, radieux et tiède, un de ces beaux soleils du printemps parisien qui font en quelques heures éclater les bourgeois et fleurir les lilas. La jeune mère, dans le jardinet qui s'étendait derrière la maison, s'était assise près d'un baquet d'eau pour procéder à la toilette du bambin que cette nouveauté réjouissait, quand de grands coups frappés à la porte de la rue la firent tressaillir. La voisine qui rangeait non loin de là des linges sur l'herbe, courut ouvrir et reparut toute pâle.

— Oh ! madame : les voilà qui reviennent...

Qui ?